

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'éducation de Bob
Lux de Pierre Filion, Montréal, Leméac, 1988, 288 p.

Gabrielle Pascal

Numéro 56, hiver 1989–1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39153ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pascal, G. (1989). Compte rendu de [L'éducation de Bob / *Lux* de Pierre Filion, Montréal, Leméac, 1988, 288 p.] *Lettres québécoises*, (56), 24–25.

par Gabrielle Pascal

L'ÉDUCATION DE BOB

Lux de Pierre Filion, Montréal, Leméac, 1988, 288 p., 19,95\$.

Où étiez-vous le 14 juillet 1987 quand les eaux du ciel se sont déversées sans préavis sur notre ville assoupie dans la chaleur estivale? Dans votre voiture transformée en bain tourbillon ou chez vous observant avec angoisse la crue du torrent qui galopait comme un fauve dans les rues? Le héros du dernier récit de Pierre Filion, Bob, était au Lux, cet établissement à la mode du boulevard Saint-Laurent, qui donne son titre à son cinquième roman. À l'abri des éléments, il y a rencontré des dangers plus subtils, ceux qui dorment en nous et dont nous nous faisons parfois les victimes consentantes. C'est l'histoire de ces servitudes intérieures que raconte Pierre Filion. Mais ce récit grave est enclos dans une satire sociale par une sorte de pudeur distanciatrice qui étoffe et sert le projet littéraire. La voix de Bob qui écrit son journal interrompt à six reprises le récit à la première personne fait par la narratrice.

Bob, le héros, est professeur d'informatique dans un cégep montréalais et se trouve en congé de maladie pour des troubles de l'audition. La surdité partielle dont il souffre déjà, son projet de quitter sa femme et sa crainte de perdre aussi précisé qu'ayant perdu sa mère à l'âge de quatre ans il ne s'en est jamais remis.

Le point de départ du roman est la rencontre de Bob, au Lux, avec trois femmes qu'il décrit ainsi dans son journal : «J'ai bien vu que c'était trois mangeuses d'hommes. Elles doivent manger de l'homme jusqu'à s'en rendre malades, pour se nourrir d'impressions» (p. 11). Avec plus d'indulgence il décrit l'une d'elles qu'il nomme M. : «Plus âgée, elle doit avoir dans la cinquantaine, et me paraît encore toute jeune, habitée par une vitalité qui devient un art de vivre l'innocence» (p. 11). C'est M. qui, sur les napperons de papier du Lux, va raconter cette rencontre et ses conséquences. Elle est la narratrice du roman.



Photo: Bernard Dubois

Pierre Filion

On a donc deux narrateurs, Bob et M. Le journal de Bob, commencé deux ans plus tôt sous le titre de «journal du silence» compte déjà 245 pages dont il parle sans nous les confier. Elles suggèrent ses difficultés de communication auxquelles la surdité vient donner une forme dramatique. L'utilisation de ce symbole rappelle celle qu'en fait Michel Tremblay dans le personnage du père de *Bonjour, là, bonjour*. Elle est très efficace dans les deux cas. Les six épisodes en italique qui composent le journal de Bob ne dépassent pas quatre pages chacun et ne constituent qu'environ un dixième du roman. Ils portent des titres qui varient et identifient le héros à la troisième personne, comme par exemple «journal du Mort-vivant». Dans cet exercice distanciateur, Bob se moque au second degré de ses amies qui lui conseillent de viser à l'objectivité.

En confiant la narration principale à une narratrice, le romancier donne à son héros la possibilité de garder un double statut, celui de narrateur dans son journal et celui de personnage dans la narration assurée par M. On peut parler aussi d'un double éclairage projeté sur lui par sa propre analyse de lui-même et par celle qu'en fait la narratrice. Il s'agit enfin d'une habile précaution car, si tout le roman était écrit par Bob, le récit de sa rencontre avec le groupe de femmes et du conflit qui en découle ne serait pas

exempt du soupçon de subjectivité. Sa voix aurait une portée moindre. En confiant, au contraire, le récit à un personnage que lui-même détache du groupe en question, l'auteur veut donner à son texte une vraisemblance et une crédibilité plus grandes. Cet effort a un sens précis, car *Lux* est le récit d'un procès dont Bob est le plaignant et ses amies les accusées. Parmi ces dernières, la plus âgée conserve cependant, sans doute à cause de son âge, une certaine objectivité qui soutient le récit. Cette ambition répétée d'objectivité dans le portrait de ses héroïnes, entraîne aussi les conversations rapportées qui nourrissent l'essentiel du roman.

En fait, quoique faisant face à un trio féminin, le héros est en conflit avec une seule femme au double visage, celui de Zaza décrite comme «plus gênée que les deux autres, plus grande, et plus physique» (p. 11) et celui de Haline, championne du discours, qui ne se lasse pas de raconter son évolution personnelle et qui s'embarque dans d'accablantes «litanies» pour mobiliser la conversation. Zaza s'engage avec Bob dans une relation amoureuse qu'elle ne parvient pas toutefois à préférer à son rôle dans le trio. Filion développe avec lucidité la cruauté du groupe à l'égard de l'individu. Haline dissèque le héros, l'agresse et le défie tour à tour avec une hostilité quasi mécanique. C'est le récit de cette confrontation que fait la narratrice avec une précision de greffier. Elle fait preuve aussi de subtilité quand elle précise au début du roman : «Nous étions impitoyables avec lui, parce que dans le fond il nous faisait pitié [...] parce que nous n'étions pas tellement mieux que lui» (p. 40).

Si Bob devient le familier de celles qu'il nomme des pseudo-femmes libres, c'est que ces «trois vipères sympathiques» (p. 12) lui apportent une matière précieuse entre toutes : la diversion. Afin d'en profiter, Bob devient le souffredouleur de ses nouvelles amies. Et cela donne à l'auteur l'occasion d'offrir, à travers une satire des discours postféministes actuels, le tableau ironique de toutes les situations où l'idéologie prend le pas sur le rapport humain et le cor-

LUX

ROMAN
LEMÉAC

rompt. En reproduisant ces discours, vidés de substance par ses héroïnes, Filion est injuste pour l'idéal de libération visé par les femmes. Mais en dénonçant à travers elles, l'inhumanité de tous ceux qui font passer l'idée avec tout, il nous touche et nous fait réfléchir. Si les rapports entre les hommes et les femmes sont devenus, comme il le montre, un échange quasi juridique de tolérances négociées, c'est que l'amour et la confiance se sont perdus en route, peut-être par la faute des uns, d'abord, et des autres, ensuite. Heureusement, il n'est pas interdit de les ressusciter, chacun pour soi, comme le font Bob et Zaza, sous le regard ironique de Haline et de M. Et si son amoureuse finit par lui présenter un ultimatum, c'est parce que, déjà, le héros commence à la prendre pour acquise. Ce défi-là n'a rien d'actuel, il est éternel.

Surmoi maternel des deux partis en présence, la narratrice ne se prononce ni pour Bob ni contre lui. Elle ne lui accorde pas d'adhésion affective mais elle l'observe avec une sagesse parentale quand elle confie : «J'ai l'air de me moquer de lui, alors que je sympathise vraiment» (p. 273). Elle est de connivence avec l'auteur qui fait de ce récit parfois cruel et parfois coléreux une éducation du héros. En consentant à souffrir, celui-ci sort de l'état qu'il décrit comme celui d'«un mollusque, un invertébré total» (p. 44). Le rôle de souffredouleur qu'il accepte finit, en effet, par réveiller en lui le désir de survie qui l'avait abandonné. À la pitié de soi, dans laquelle il s'englueait, succède une froide colère, tonique. La voix de la narratrice parle pour lui aussi quand elle confie finalement : «J'ai le démon de la sensibilité trop fragile. [...] Mais je vais gagner de toute façon. C'est gagner ou mourir. J'ai décidé de gagner. Après tout ce que j'ai traversé, il n'y a pas de champ de tir qui m'effraie. Les balles passent à travers moi sans m'atteindre» (p. 280). La narratrice et Bob sont d'ailleurs

confondus tout à fait quand M. dit à la fin du roman : «Comme j'ai failli perdre la vue, cela m'a fait voir ce que je refusais de voir. Bob va presque perdre l'ouïe, et cela va lui faire entendre ce qu'il se refusait à entendre» (p. 281). Ainsi, à la fin de *Lux*, la lumière se fait sur le sens de la souffrance du héros. Mais au lieu des interprétations castratrices de Haline, c'est la voix pacifiante de M., la narratrice, qui rend acceptable le pronostic. En parvenant finalement à prendre la décision de se séparer de sa femme, Bob sort du coma moral dans lequel il vivait et fait face à ses problèmes. À bout de forces, il se dit mort-vivant dans ce qu'il appelle les dernières pages de son journal. Mais c'est le vieux Bob qui meurt, celui qui croupissait dans la pitié de soi et une vaniteuse complaisance. Un Bob nouveau, qui ressemble à M., présenté dès le début comme un modèle, renaît comme elle de ses cendres, à la manière du Phénix. Ainsi, la plainte de l'enfant qui se confie dans son journal se confond-elle finalement avec la sage parole de la narratrice. Après avoir souffert par des marâtres, l'enfant devient sa propre mère pour transcender son manque. Les épreuves de Bob sont donc terminées. Un sevrage tardif fait de lui, à trente-trois ans, un adulte.

On le voit, ce roman est plein de perspectives intéressantes sur la difficulté de mûrir sans s'aigrir. Il montre aussi à l'action les mécanismes de régression qui exercent sur nous leur tentation aux embranchements obscurs de notre existence. Enfin, il trace les contours d'un phénomène de société dont les avatars ne doivent pas faire oublier les légitimes succès. Le style de Filion est ponctué de clin d'œil humoristiques mais il verse trop souvent dans cette sorte de facilité qui passe mieux à l'oral qu'à l'écrit, comme le prouve cette allusion au sujet de Haline : «Elle n'avait pas d'homme à se mettre sous la dent et de toute manière elle aimait mieux les frites» (p. 111). L'humour reste cependant bienvenu dans ce livre sérieux et a peut-être pour but de distraire l'auteur, autant que le lecteur, d'un sujet un peu aride.

Beaucoup de conversations rapportées sont laissées à l'état de matériau brut, d'allusions obscures. Néanmoins, ce roman est réussi dans la mesure où les voix diverses qui le composent, le réquisitoire présenté avec passion et la présence de l'humour, en contrepoint, s'harmonisent. *Lux*, qui offre un miroir de notre temps, est aussi un livre intelligent. □

LES HERBES ROUGES

ou l'écriture fait la littérature

LITTÉRATURE 1989

FICTION

Michael Delisle
DRAME PRIVÉ (roman)
120 p. — 14,95\$

Françoise Théoret
L'HOMME QUI PEIGNAIT STALINE (récits)
180 p. — 17,95\$

Lise Vaillancourt
JOURNAL D'UNE OBSÉDÉE (récit)
90 p. — 14,95\$

Roger Magini
UN VOYAGEUR ARCHITECTE (récit)
88 p. — 14,95\$

À paraître:

Pierre-A. Larocque
LE DÉSIR DU CINÉMA (fiction)

POÉSIE

François Charron
LA BEAUTÉ POURRIT SANS DOULEUR
198 p. — 16,95\$

Louise Bouchard
L'INSÉPARABLE
138 p. — 14,95\$

THÉÂTRE

Téo Sychalski
UN BAL NOMMÉ BALZAC
120 p. — 14,95\$

À paraître:

Pol Pelletier
LA LUMIÈRE BLANCHE

ESSAI

À paraître:

Laurent-Michel Vacher
L'EMPIRE DU MODERNE. ACTUALITÉ DE LA PHILOSOPHIE AMÉRICAINE

POCHE/TYPO

Berthelot Brunet
LES HYPOCRITES (roman)
224 p. — 7,95\$

Louise Bouchard
LES IMAGES (récit)
104 p. — 6,95\$

À paraître:

Jean Hamelin
LES OCCASIONS PROFITABLES (roman)

Berthelot Brunet
LE MARIAGE BLANC D'ARMANDINE (contes)

900, rue Ontario est
Montréal, Qc, H2L 1P4
(514) 525-2811